

EXTRAIR

BOUTS HAINEUX

EXTRAIT

FLAVIEN MUHIMA

BOUTS HAINEUX

EXTRAIT



© KivuNyota, première édition – septembre 2024

Dépôt légal : septembre 2025

ISBN : 978-2-493397-56-0

Contact : +243 991 365 213

Site web : www.kivunyotaeditions.com

Imprimé à Goma (République Démocratique du Congo)

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération ou transmise, sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit — électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre — sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dédicace

À Micheline SEBASTIENNE, mon autre moi, qui, la
main posée sur mon épaule, a toujours été là pour
nourrir l'imaginaire de cette œuvre.

À nos petits anges adorables : Eurêka, Emma et
Artaud.

À Edmond, Dr Benedictus, Patrick... et à tous ceux qui
attisent la flamme du vivre-ensemble et élèvent haut le
calumet de la paix.

EXTRAIT

PRÉFACE

J'ai eu à lire ce livre, avec un intérêt soutenu, du début à la fin.

Le style utilisé, la forme comme le fond, les illustrations, les exemples qui reflètent le quotidien, tout est agencé avec une harmonie pour tenir le lecteur vif.

L'auteur passe en revue une vie perdue entre amour et haine, ambition et désespoir. Il arrive par ses mots à nous plonger dans une réalité d'une vie d'auto dépendance et de résilience. Il dépeint avec des mots poignants le volcan Nyiragongo dans le vécu d'une réalité entre l'amour et la haine dans un coin à l'Est de la République Démocratique du Congo.

L'auteur arrive avec des mots justes à sensibiliser la jeunesse sur des sujets importants comme, l'inter culturalité, l'entrepreneuriat, la culture de la justice populaire, la haine et la xénophobie, les drames et les procès, les NTIC... des sujets qui touchent les quotidiens du peuple tant de la RDC que surtout des pays du Sud.

Motivé par son amour pour l'écriture, Flavien MUHIMA a utilisé des tournures à la fois surréalistes, journalistiques, poétiques...et surtout un langage lucide et clair pour tirer l'attention du

lecteur, pour nous inciter à comprendre et nous ressaisir.

Voilà ce qui ressort en filigrane de ce livre « Bouts Haineux » qui traduit la passion d'un vaillant, la détermination d'un gagnant, les larmes et le courage d'une personne vivant une réalité douce, amère et révoltant.

Et ce chef-d'œuvre, je le recommande vivement à tous, personnellement à tout celui qui aime des sensations fortes.

Professeur Docteur DADY SALE
Responsable de l'AJPC Asbl

Dans un noir zébré de rouge infernal, la lave avançait lentement, avec une lourdeur accablante, sur les restes calcinés de la zone sinistrée, aux portes de la ville. On aurait dit une bouillie en plein dégel, chutant mollement du haut d'un sommet invisible. Cette rougeur sombre, presque sans l'odeur attendue du soufre, offrait encore aux dizaines de milliers de curieux — jeunes gens, femmes, vieillards — le spectacle terrifiant de la catastrophe. Depuis la veille, aux alentours de quatorze heures, ils s'étaient massés là, fascinés, incapables de détacher leurs regards. Toute la nuit, ils étaient restés figés, avides de chaque instant, comme si une étrange mayonnaise de flammes et de ténèbres leur avait coulé au visage. Mais cette colère du sol, ce bouillonnement du shéol, calme et implacable, n'avait rien perdu de son intensité : elle continuait de vibrer, sourde et persistante.

À deux pas de cette fournaise oppressante, Edouige KALIVANDA serrait son smartphone contre sa poitrine, cherchant à capturer l'instant. Ce souvenir, à la fois étrange et terrifiant, viendrait hanter sa mémoire, même au prix de sa vie. Comme les autres témoins, elle tentait d'ignorer l'épreuve qu'elle venait de traverser, mais le choc restait indélébile. Cette nuit marquerait à jamais son histoire : désormais, elle et sa famille porteraient un nouveau fardeau, celui de « sinistrés ».

Pour elle, surtout, c'était un passage douloureux. Elle qui avait longtemps porté l'étiquette de « nouvelle venue » — celle revenue des contrées

lointaines, l'enfant prodige que l'on admirait dans les rues, celle dont les dames quinquagénaires du quartier se nourrissaient de commérages, évoquant son parcours chaotique avec des demi-sourires — devenait, en un instant, une autre. La petite fille disparue sous les regards de tout un quartier était revenue femme, mais désormais marquée d'une cicatrice sociale. Elle n'était plus seulement la revenante, mais une « demandeuse d'asile » sur sa propre terre.

Le mot de « sinistrée », pourtant, convenait mal aux KALIVANDA. Dans leur honneur modeste, ce terme résonnait comme une insulte. Être identifié au désastre, c'était raviver la blessure plus encore que l'incendie lui-même.

Sous le grand pylône de télécommunication qui abreuvait de réseau toute la zone et servait de repère au quartier entier, la pauvre se tenait debout, immobile, dans la parcelle trapézoïdale de vingt-deux mètres sur dix-sept que sa famille possédait. Désormais, ce lopin de terre portait deux visages.

Le premier, encore cousu de verdure, portait l'empreinte d'un jardin jadis florissant. On y voyait, en assolement, les feuilles jaunissantes des haricots mêlées aux teintes encore vives des pommes de terre. Ce fragile tableau cohabitait naguère avec la maison

familiale, avant que l'éruption ne vienne tout bouleverser. Mais aujourd'hui, ce décor malheureux n'avait plus d'avenir : il n'était plus qu'un échafaud improvisé pour les curieux, avides de contempler de près la coulée meurtrière, cette « mayonnaise » de feu et de pierre dont la progression avait vidé la ville et glacé de terreur toute une région.

De toute manière, ce que la foule piétinait avec sa curiosité n'était qu'un simulacre, une terre condamnée. Rien ne pourrait en être récolté : la chimie corrosive du volcan avait figé le sol comme le sous-sol, pétrifiant toute promesse de vie. Ne restait qu'à espérer la prochaine saison culturelle, si tant est qu'une régénération fût encore possible.

La seconde facette, hélas, était plus cruelle encore. Là où s'élevait jadis la maison des Kalivanda, il ne subsistait qu'un pan de maçonnerie isolé, flottant comme un vestige dans un lac de magma en fusion. La pâte incandescente s'était accumulée là, engloutissant d'un seul élan les deux œuvres humaines : la maçonnerie solide de ses fondations et, superposée à elle, la menuiserie qui composait la demeure familiale.

A dix mètres de ce terminus, et progressivement peut-être, sur environ six kilomètres vers le Nord, la fureur du Général Nyiragongo¹, tend à gagner en

¹ C'est l'Evêque émérite du Diocèse de Goma, Théophile KABOY qui, pour la première fois, fait usage de cette métaphore à l'endroit de ce volcan

couche de lave à chaque mètre de distance. Inversement au principe selon lequel, lorsqu'on monte en hauteur de 10 mètres, la température diminue d'un degré Celsius ; ici, lorsqu'on s'éloigne de dix mètres en pleine lave, la chaleur s'élève exponentiellement, de même que l'étourdissement s'en mêle, les risques d'une perte de connaissance deviennent de plus en plus probants.

Pour Edouige, c'était la toute première fois qu'elle voyait de ses propres yeux une telle incandescence : une rougeur fulgurante au fond d'un bouillon qui, peu à peu, se muait en noirceur sous son regard, tandis que la terre elle-même tremblait sous ses pieds. Cette terre qu'elle croyait immuable se révélait soudain fragile, soumise à une intensité qu'elle n'aurait jamais imaginée. Cette expérience, traduite en chiffres froids sur l'échelle de Richter, lui était jusqu'alors étrangère, tout comme ce tremblement intime, ce battement de terre et d'émotion confondus, qui l'avait saisie durant la nuit du 22 mai.

La dernière fois qu'un volcan était entré en éruption sous ses yeux — du moins à travers ceux de sa mémoire familiale —, c'était un certain 17 janvier

de la chaîne des Virunga au cours de son homélie à la Paroisse Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus de KANYARUCHINYA, dans les préparatifs des festivités de Pâques 2022, lorsqu'il présidait à l'Eucharistie dans cette nouvelle entité Paroissiale dans le Groupement BUVIRA, Territoire Nyiragongo ; où plus tard seront cantonnés des sinistrés de cette éruption.

2002. Un cataclysme autrement plus terrible que celui du 22 mai 2021 : une lave plus fluide, plus sulfureuse, des secousses sismiques infiniment plus puissantes, et un impact si brutal qu'il avait littéralement tranché la ville en trois, avançant à près de soixante kilomètres à l'heure, vitesse foudroyante comparée à la coulée récente. À cela s'ajoutait l'odeur suffocante du soufre, si âcre et persistante qu'elle interdisait d'avaler le moindre aliment, ni même sa propre salive, jusqu'à plus d'une quinzaine de kilomètres, là même où sa mère avait trouvé refuge, dans le chef-lieu du district voisin, en terre étrangère. Mais Edouige, elle, n'avait pas encore vu ce désastre : elle n'était qu'un fœtus. Le 17 janvier 2002, sa mère, FURAHA KALIVANDA, portait en elle l'enfant qu'elle était appelée à devenir. Toutes deux, la mère et la fille, l'une marchant, l'autre encore enfouie dans la matrice, pesaient ensemble quelque soixante-trois kilogrammes, en un seul corps, liés par la semence, les eaux et le long cordon ombilical.

Aujourd'hui, levant les yeux vers le nord de ce brasier qui s'éteignait lentement, Edouige apercevait la ville reprendre peu à peu son arrière-plan. Mais le panorama avait changé. À la place des collines verdoyantes, parsemées de carrés cultivés aux nuances multiples, s'étendait désormais un horizon bleuâtre, où se dessinaient des silhouettes sombres. Plus haut, au loin, s'imposait l'une des grandes

montagnes de la chaîne des Virunga, massive et d'un bleu noir profond, visible depuis Goma. Plus proches, les collines se dissimulaient dans des brouillards lourds, que traversait un ciel assombri, coiffé d'un voile rougeâtre au-dessus du Nyiragongo, lequel témoignait encore de sa colère par de fines fumerolles blanchâtres, restes de ses vomissures incandescentes.

Elle en était à sa cinquante-septième minute d'enregistrement lorsqu'une forme floue, massive, surgit soudain dans son champ de prise de vue. Une silhouette, indistincte, venait d'obstruer l'objectif de sa caméra. Quelqu'un, en ce matin lourd de mémoire, avait osé interrompre son oraison silencieuse.

C'était KIZA MBONEKUBE, fils d'un notable du quartier, fraîchement revenu de Nairobi où il venait d'obtenir un master en cinématographie. Il n'aurait su tolérer qu'un tel spectacle lui échappe, encore moins qu'un détail de cette tragédie se perde pour toujours. Il savait, comme elle, qu'il n'existe ressource plus précieuse et plus irréversible que le temps, et qu'il ne revient jamais sur ses pas. Edouige, cependant, n'avait pas besoin qu'on lui rappelle cette vérité. Elle n'aurait jamais souhaité qu'une autre catastrophe survienne pour lui offrir une seconde chance de filmer sa propre ruine. Sa conviction, simple et tranchante, se résumait au vieil adage : *certain évènements ne viennent jamais deux fois.*

— Arrsh !...

— Désolé, madame, je n'ai trouvé d'autre moyen pour interrompre votre recueillement...

— Vous savez depuis combien de temps je filme ? Hein ? Qui êtes-vous pour oser accaparer mon champ ? Quelle audace !... Einh ?! S'emporta-t-elle, fulminante.

— Si vous me le permettez...

Dans la fougue de sa colère, Edouige n'avait pas même pris le temps de distinguer réellement le visage de l'intrus. Elle ne savait pas encore que ce beau jeune homme allait bouleverser le cours fragile de son histoire personnelle. Moins encore se souvenait-elle qu'ils s'étaient déjà croisés. Et surtout, elle ignorait que cette intrusion était appelée à déchirer, à contrecœur, le voile épais de haine que les deux communautés — la sienne et celle de son perturbateur — entretenaient depuis des générations, nourries tantôt de clichés, tantôt de rancunes légitimes.

L'éruption qui avait éventré son cœur et consumé son énergie intérieure n'était qu'un préambule, un prélude brutal à ce qui l'attendait. Car si Edouige était revenue de Kampala, ce n'était pas seulement pour assister à la furie du Nyiragongo : c'était parce que la mort de son père l'avait rappelée. Un retour précipité, brutal, qui faisait de la lave et des secousses un double supplice : à la perte de sa ville s'ajoutait celle de celui que tous, au quartier, appelaient « Papa KALIV » ou,

d'un ton affectueux, « Y'ALORRS », à cause de ce R vibrant qu'il roulait avec passion, comme il roulait ses mots de science et d'instruction, exigeant de ses enfants une rigueur millimétrée.

Il s'en était allé alors qu'elle achevait à peine son cursus universitaire, loin de lui. Dans le tumulte des idées qui la traversaient, elle aurait voulu lui offrir la première des recettes qu'elle avait apprises au-delà de la frontière ougando-congolaise, ou lui confier les périls de ses années d'étude : ces tentations de céder aux avances sordides, ces propositions de prostitution qui l'assaillaient dans la chaleur suffocante de la capitale étrangère, ces envies de se perdre dans l'alcool si bon marché qu'il suffisait de quelques billets pour y sombrer... Elle aurait voulu lui avouer combien il avait été difficile de garder le cap, quand autour d'elle tant de jeunes s'engloutissaient dans le mirage facile du *djokol*, cette ivresse étrangère qui, au bout du compte, ne mène qu'aux larmes, à la désillusion, à la douleur.

Mais par-dessus tout, elle aurait voulu lui prouver qu'elle avait tenu. Qu'elle était restée cette fille exemplaire et irréprochable qu'il avait élevée. Qu'elle avait résisté aux vents contraires et affronté seule ses épreuves. Qu'elle avait grandi.

Ce dont elle s'était jurée de ne jamais parler, pas même en rêve, pas même dans ces instants où la joie, débordant de son cœur, aurait pu lui arracher un

lapsus, c'était ce hasard qu'elle avait commis : oser, au risque de tout perdre, une relation quasi sérieuse avec un étudiant, là-bas, à des centaines de kilomètres, à Nairobi. Elle savait trop bien que son défunt père n'aurait jamais compris — ni accepté — l'idée de ces amours virtuelles, contraires à ses convictions culturelles autant que religieuses.

Et c'est parmi toutes ces pensées, entremêlées à la fois de l'accablant soleil et de la chaleur sourde des entrailles de la terre, qu'apparut le démon de KIZA, suspendant brusquement ses rêves en marche.

— Puis-je, s'il vous plaît, prendre la relève ?
— Et qui vous a dit que j'étais fatiguée de filmer ma propre ruine ?

— Non, Madame, ce n'est pas une ruine puisque...

— Tu entends seulement ce que tu dis, Monsieur ?
l'interrompit-elle avec colère, refusant d'entendre ces paroles qu'elle jugeait hérétiques.

— Je ne sais pas si nous pourrons nous accorder sur la même longueur d'onde, mais... enfin... vous avez raison : je parle mal. Je me rattrape dans l'action. Alors, je vous en supplie : je vais insister encore et encore, jusqu'à ce que vous me laissiez faire !

Abattue par cette voix grave, presque radiophonique, qui la suppliait avec insistance, Edouige ignorait encore qu'elle était déjà en train de céder au charme d'un orateur hors pair, d'un

séducteur qui l'avait, des mois auparavant, évincée sans scrupule. Cette « hyène », comme elle devait le penser plus tard, avait décidé cette fois d'user de son talent d'opérateur de prise de vue pour se rapprocher d'elle, pour tenir au plus près cette beauté brune, à la taille élégante... Cette silhouette qu'il se souvenait avoir rencontrée des dizaines de fois sur Instagram, du temps où il poursuivait ses études à Nairobi.

Mais là-bas, il s'était senti projeté dans un monde étranger, presque hermétique. Ses paroles, pourtant sincères dans leur intention, semblaient sans cesse mal reçues. Les rouages rugueux de l'anglais kenyan l'avaient rendu plus maladroit encore. Parti de sa ville natale avec la prétention de dominer cette langue étrangère après quelques cours secondaires et une brève formation qu'il séchait presque toujours, Kiza n'avait en vérité rien maîtrisé. Ni l'avenir qui s'ouvrait à lui, ni son désir réel de devenir un véritable expert en cinématographie.

Face à cette désillusion, ce « garçon de la ville » s'était replié sur lui-même, préférant un auditoire virtuel qui comprenne au moins un peu son langage hésitant. Son smartphone était devenu son refuge. Il y avait trouvé un public, fragile mais suffisant, qui semblait comprendre ses mots et apaiser, ne fût-ce qu'un instant, ce complexe qui le rongait devant un monde trop hautain à ses yeux.